



Revue de presse

Atelier Théâtre Actuel



Diffusion
Amélie Bonneaux
01 73 54 19 23
a.bonneaux@atelier-theatre-actuel.com



Zoom

Théâtre

Du mercredi 28 octobre 2020

N° 3825



© Fabienne Pignoneau

À côté de la Tour Montparnasse, au Théâtre Rive Gauche, l'auteur et metteur en scène Jean-Philippe Daguerre nous plonge dans l'immédiat après-guerre avec *Le Petit Coiffeur*, une ode à la réconciliation.

Avec *Le Petit Coiffeur*, pièce sur le désir, les faux-semblants et l'esprit de revanche, Jean-Philippe Daguerre continue d'explorer les années 1940, une période sombre où il aime ausculter les démons des êtres humains. Dans *Adieu Monsieur Hoffmann* (bientôt sur grand écran grâce au réalisateur Fred Cavayé, avec Daniel Auteuil et Gilles Lellouche), l'auteur et metteur en scène racontait l'Occupation allemande et la persécution des juifs. Nous voici cette fois au temps de l'épuration, où l'on règle ses comptes avec les collabos, les vrais et ceux qu'on est pressé d'accuser et de châtier...

Une fée, une sorcière

Évoluant dans un décor qui fait penser à un livre « pop-up », une famille qui a beaucoup souffert tente de revivre. Il y a Marie (impressionnante Brigitte Faure), une résistante de la première heure dont le mari, dénoncé, est mort dans un camp de travail. Cette fée ou cette sorcière (selon ses enfants) n'aspire qu'au bonheur de ses deux fils : Jean, un simple d'esprit (touchant Arnaud Dupont), et son cadet Pierre (Félix Beauperin), un aspirant peintre qui a sacrifié ses ambitions pour tenir le salon de coiffure familial pendant la guerre. Désormais, Brigitte lui envoie des clientes pour qu'il puisse peindre des jeunes femmes aux visages flous (c'est pour mieux « les aimer ») : une nouvelle preuve de la langue poétique de Jean-Philippe Daguerre.

Du swing

L'auteur, qui s'est inspiré de *La Tondue de Chartres*, photo fameuse de Robert Capa où l'on voit une jeune femme tondue car accusée d'avoir couché avec l'ennemi, ne donne jamais de leçons et se révèle plein d'empathie pour ses personnages. Il préfère célébrer l'amour filial, le pardon et la réconciliation. Comme avec ces passages de danse, le tango de Brigitte et Léon (Romain Lagarde), son nouvel amant et résistant qui participe à l'épuration, et le swing de Jean, homme-enfant au cœur pur avec son fusil qui n'est pas chargé et ses éternels « Elle est jolie mademoiselle Berthier ». De jolis moments en suspension et une belle célébration de la vie.

La Seconde Guerre mondiale travaille la rentrée théâtrale

Épuration, nazisme, Shoah : trois pièces explorent à leur manière les impensés d'un passé jamais vraiment digéré. À voir d'urgence avant d'être reconfinés !

On a peine à croire à une coïncidence. Soixante-quinze ans après l'armistice de 45, un trio de spectacles forts marque les scènes automnales et parisiennes. Avec *"Le petit coiffeur"*, Jean-Philippe Daguerre nous accroche aux basques d'un « tondeur » de femmes repenti. Dans *"Avant la retraite"*, Thomas Bernhard fustige les notables allemands ayant réussi à cacher leur passé nazi. Et, avec *"Fleurs de soleil"*, les mots de Simon Wiesenthal, survivant de la Shoah, sont transcendés par Thierry Lhermitte. Des introspections presque apaisées, riches de leçons pour aujourd'hui.

"LE PETIT COIFFEUR" OU LA CULPABILITÉ DE LA FRANCE LIBÉRÉE

Né en 1968, Jean-Philippe Daguerre fait partie de cette génération bercée par les récits de la guerre. Son arrière-grand-père était rescapé de Verdun et ses grands-parents ont caché des juifs à Montauban pendant l'Occupation. « *Mon enfance était habitée par ces récits, nous explique l'auteur. J'ai passé beaucoup de temps dans les cimetières, fasciné par la vie des morts. À Montauban, on me demandait de ne pas fréquenter certaines familles car elles avaient été collabos.* » Retombant sur "La tondeuse de Chartres", célèbre photo de Robert Capa, il décide d'écrire sur l'Épuration, zone grise par excellence de la Libération. Il imagine que cette femme portant son bébé de trois mois dans les bras a été rasée par son héros, Pierre, brave coiffeur poussé à un acte aussitôt regretté. Tombé amoureux d'une collabo, sans savoir qu'elle l'a été, il se retrouve pris dans un engrenage fatal.

Lauréat de quatre Molières en 2018 pour "Adieu Monsieur Haffmann" – qui abordait le port de l'étoile jaune par les juifs – Daguerre excelle à mêler grande Histoire et émois intimes. Cœur d'artichaut, son Pierre est le fils d'une résistante aimée et le frère d'un attendrissant attardé mental. Le velouté de sa bulle familiale contraste avec la violence d'une période où cracher en pleine rue sur une femme en la traitant de « salope » était admis. « *Comment, en ayant vécu une occupation nazie, on arrive à 20 000 exécutions sommaires, tortures en place publique à la Libération ? s'interroge l'auteur. On a été éduqués, violentés par cette période. Mais qu'aurions-nous fait ? Le but n'est pas de donner de leçon mais de s'interroger. Le gars à la tondeuse, c'était souvent le coiffeur du coin.* » Le sujet est aussi l'occasion pour lui de parler de la condition féminine, hier et aujourd'hui. Et d'expier ses fautes d'homme : « *J'avais envie de scruter ma noirceur et y trouver un peu de lumière.* »

« Le Petit coiffeur », la nouvelle pépite de Daguerré

Dans cette pièce de théâtre, l'auteur d'« Adieu Monsieur Haffmann » nous replonge dans la Seconde Guerre mondiale et éclaire la grande histoire par la petite. Une réussite à voir au Rive Gauche.

COUP DE CŒUR

AVANT
21H

PARIS XIV*

PAR OLIVIER MERLE



ELLE A LE CRÂNE RASÉ, le front marqué au fer rouge et serre contre elle son bébé tandis que la foule la conspu. Elle s'appelle Simone. C'est « la tondue de Chartres », un cliché de Robert Capa qui date du 16 août 1944 qui a fait le tour du monde et montré en une image combien sombres ont

été, aussi, les heures de la Libération. Interpellé par cette photo, Jean-Philippe Daguerré a imaginé la petite histoire derrière la grande, de celles qui parlent à tous et touchent au cœur.

Ici, celle du coiffeur qui a dû tondre cette femme et d'autres sous la pression populaire. Pierre, un tout jeune homme, ce « Petit coiffeur » que Daguerré dépeint sensible et doux, un artiste qui peint des femmes qu'il aime et qui le troublent.

Un artiste contraint de reprendre la partie hommes du salon familial après la déportation, sur dénonciation, de son père quand sa mère, elle, coiffe les femmes. Et lui envoie des modèles à peindre... Un jour, vient Lise, une jeune personne au passé flou dont il va s'éprendre.



La pièce raconte l'histoire d'un coiffeur qui a dû tondre des femmes sous la pression populaire pendant l'épuration.

Après « Adieu Monsieur Haffmann » et ses quatre Molières (actuellement au théâtre de l'Œuvre), Jean-Philippe Daguerré nous replonge au temps sombre de l'Occupation, de la Libération et de

l'épuration. Une période troublée qu'il aborde sans maniérisme au travers d'une histoire pleine d'humanité, appasant, comme toujours dans ses compositions, cette petite touche de poésie et de

douceur qui éclaire et donne le sourire. Malgré tout. C'est Jean (formidable Arnaud Dupont), l'aîné de la famille, qui apporte cette touche. Simple d'esprit, solaire, il est l'âme pure en ces temps chahutés, un petit peu plus clairs, mais encore bien obscurs.

Daguerré pousse le spectateur à s'interroger intimement

Daguerré a façonné une famille aux membres contrastés et paradoxaux, personnages forts bousculés par l'histoire et le destin en marche. Pilier de ce clan, Marie, la mère, héroïne d'humanité et de tolérance, d'amour maternelle. Brigitte Faure l'incarne avec force et justesse, embarque en capitaine une belle troupe et nous chavire en s'emparant avec autant de vérité les mots of-

ferts par Daguerré. Ce qui se joue rebat les cartes de la moralité, du mensonge et de la vérité, des choix à opérer, ou pas. A quel sacrifice serions-nous prêts ? Pour qui ? Impliquer le spectateur émotionnellement, l'interroger intimement, c'est bien l'un des talents du conteur Daguerré dont on commence à cerner l'univers : un réel avec juste ce qu'il faut de décalage et de légèreté pour se laisser embarquer sans peine. Et bouleverser. Malgré les temps incertains, « Le Petit coiffeur » se joue. Tant mieux, parce qu'il fait du bien.

■ « Le Petit coiffeur », au théâtre Rive Gauche (Paris XIV*), les jeudis et vendredis à 18 h 30, le samedi à 16 heures et 18 h 30 et le dimanche à 15 heures. Tarif : de 27 à 45 €.

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

THÉÂTRE

Le Petit Coiffeur qui a tondu des femmes

Jean-Philippe Daguerre compose avec sensibilité l'histoire d'une famille de Chartres au sortir de la guerre, sur fond d'idéaux de la Résistance et de trahisons.

Août 1944. Chartres ne vit plus à l'heure de la guerre, mais pas encore entièrement à celle de la paix et de la fraternité. Le père ne revendra pas, la mère et les fils ont pris la relève au salon de coiffure. Il se murmure qu'Untel a trahi, que d'autres ont menti. Les résistants, armés, improvisent leur justice, parfois expéditive, d'autres fois mal renseignée. Dans le tumulte de la vie réelle, une série de photos, signées Robert Capa, va faire le tour du monde, montrant la Tondue de Chartres, une femme à la tête rasée portant dans les bras un petit enfant. Comme à quelques autres, il lui est reproché en place publique d'avoir entretenu des relations intimes avec des Allemands. À partir de là, Jean-Philippe Daguerre a écrit et mis en scène ce *Petit Coiffeur* qui, à partir de l'intime d'un petit groupe d'humains, ouvre la fenêtre sur le trouble d'une époque. Avec sensibilité, humour et délicatesse. Avec émotion aussi quand il s'agit de raser ces femmes coupables d'avoir été séduites par l'occupant.

Une famille où l'on se revendique communiste

Le beau décor modulable de Juliette Azzopardi et les costumes sans faute d'Alain Blanchot ont l'avantage de tracer les justes contours de l'époque, laissant le champ libre aux personnages de l'auteur d'*Adieu Monsieur Haffmann*, sa précédente création qui flirtait déjà avec la même période du nazisme. Dans la famille Giraud, donc, on coiffe, d'un côté les dames, de l'autre les messieurs. Sous le regard de Jean, le grand frère simplet, remarquablement interprété

par Arnaud Dupont. Une posture difficile à tenir, toujours sur le fil, sans jamais mettre un pied du côté de l'exubérance malsaine, ni du côté pleurnichard. Sa maîtrise mérite d'être soulignée, conférant au rôle un poids poétique indéniable. Il faut d'ailleurs ajouter que l'ensemble de la distribution est à l'unisson. Pierre, qui peint des nus de femmes à partir de modèles qui restent vêtus, porte toute la sensibilité de Félix Beauperin. Lise, dont il tombe amoureux, est très juste elle aussi dans la bouche de Charlotte Matzneff. Et l'on en dira autant de Léon, membre des FFI (Romain Lagarde), comme de Marie (Brigitte Faure). Ces deux-là, tout en s'avouant sur le tard un amour sincère, ne sont ni dupes ni fanfarons. Ils ont joué dans la Résistance un rôle important, mais c'est à peine s'ils l'évoquent. Car, désormais, la vie est ailleurs. À reconstruire.

Dans cette famille où l'on se revendique communiste sans en faire une gloriole mais plutôt comme étant un état naturel, il s'agit, comme dit Jean-Philippe Daguerre, de « ne pas tomber dans tous les pièges démagogiques qui guettent sans cesse la route de qui se risque à arpenter un sujet comme celui-là ». Force est de constater que ce *Petit Coiffeur* se tire remarquablement bien d'affaire. Sans couper les cheveux en quatre non plus. Du bel artisanat, en somme. ●

GÉRALD ROSSI

Théâtre Rive Gauche, 6, rue de la Galité, Paris 14^e.
Jeudi et vendredi, à 18h30, samedi à 16 heures et 18h30,
dimanche, à 15 heures. Téléphone : 01 43 35 32 31.

« S'INVITENT
PARFOIS DES
SOURIRES, VOIRE
DES RIRES, MÊME
SI CE SONT LES LARMES
ET LE SANG
QUI COULENT LE PLUS
LE SOUVENT. »
JEAN-PHILIPPE
DAGUERRE



Une mise en scène qui, à partir de l'intime d'un petit groupe d'humains, ouvre la fenêtre sur le trouble d'une époque. Fabienne Rappeneau



Comédie dramatique écrite et mise en scène par Jean-Philippe Daguerre, avec Félix Beauperin, Arnaud Dupont, Brigitte Faure, Romain Lagarde et Charlotte Matzneff.

Drame social inspiré de faits historiques, "*Le petit coiffeur*" de Jean-Philippe Daguerre ancre son récit dans la France victorieuse mais un peu honteuse de 1945.

A Chartres, dans le salon de coiffure de la famille Giraud, on est coiffeur de père en fils. Ainsi Pierre, a repris le commerce de son père, dénoncé et déporté, avec Jean son frère aîné un peu simplet, tandis que sa mère, Marie, grande gueule mais grand cœur et haute figure de la résistance chartraine, tient le salon pour femme attendant.

Du moins, en façade car dans l'arrière-boutique, Pierre avec l'active complicité de sa mère, se livre à des activités un peu particulières. Entre politique, dévouement maternel et coups de ciseau, Marie trouve encore du temps pour filer le parfait amour avec Léon, fort en gueule et résistant tout comme elle, et qui rêve de venger la mort du mari de Mado, son meilleur ami. Lorsque Lise, la belle institutrice entre dans leurs vies, elle va faire voler en éclat toutes leurs belles convictions et les placer face au choix crucial de la vengeance ou du pardon.

C'est en découvrant la célèbre photo de Robert Capa, "La tonduée de Chartres" qui montre une femme tonduée et portant son bébé, conspuée par la foule, que Jean-Philippe Daguerre a imaginé le récit de son petit coiffeur.

En replaçant ce moment de l'Histoire au sein d'un drame familiale il parle ainsi habilement par projection à nos consciences individuelles, plaçant dos à dos Morale et Justice d'un côté, sens du bon et du juste de l'autre et posant des questions auquel chacun apportera sa propre réponse. Peut-on tout accepter par amour ? Jusqu'où peut-on aller au nom de l'ordre et de la justice ?

La mise en scène rigoureuse de **Jean-Philippe Daguerre**, les décors au réalisme minutieux de **Juliette Azzopardi** et les costumes impeccables d'**Alain Blanchot**, nous transportent instantanément dans une autre époque et font de ce petit coiffeur une pièce d'excellente facture.

Si les chorégraphies joyeuses de **Florentine Houdinière** et les jeux de lumières habiles de Moïse Hill viennent par ailleurs donner du relief à ce récit, on retiendra surtout l'interprétation fabuleuse de **Brigitte Faure**, magistrale dans le rôle de Mado, cette femme forte au grand cœur, et celle très subtile d'**Arnaud Dupont** dans celui, faussement simple de Jean et le couple plein de tendresse et de gaïté qu'ils forment sur scène.



Corinne Denailles
13 octobre

La photo de Robert Capa « La tondeuse de Chartres » portant son bébé de trois mois dans les bras est à l'origine du spectacle écrit et mis en scène par Jean-Philippe Daguerre. Nous sommes dans le droit fil d'*Adieu Monsieur Haffmann*, spectacle très réussi (voir la critique de Gilles Costaz sur webtheatre.com, reprise au Théâtre de l'Oeuvre). L'histoire se déroule à la même époque tragique de la Seconde Guerre mondiale, au moment de la Libération, quand poussés par un désir de vengeance, certains ont fait la chasse à ces sorcières qui avaient eu des Allemands pour amants, les ont insultées, lynchées, parfois assassinées.

Dans un décor naturaliste, la multiplicité des aires de jeu dans un espace assez réduit, contribue au rythme du spectacle et à sa tension : salon de coiffure ou salle à manger dans leur jus, atelier de peintre suggéré, prison, etc. On découvre la famille du petit coiffeur qui a pris la succession de son père mort dans un camp de travail à la suite d'une dénonciation tandis que sa mère Marie dirige le salon-femme. Mais Pierre, le petit coiffeur est d'abord un artiste qui peint les femmes envoyées par sa mère qui joue les rabatteuses dans son salon pour son fils adoré. Et puis il y a le petit frère, pas tout à fait fini, le communiste pur et dur, parfois très dur, amoureux de Marie, héroïne de la Résistance, et enfin Lise, le modèle du peintre par qui le scandale arrive.

Daguerre mène rudement bien sa barque ; il met en place les éléments du drame sous des airs faussement bon enfant qui pourrait laisser penser que cette histoire terrible trouvera une fin heureuse et que finalement on n'apprendra pas grand-chose. C'est là toute l'habileté de l'auteur qui surprend le spectateur par le tour que prend l'histoire et par la réflexion qui s'en dégage, hors des sentiers battus. A travers les prises de position de chacun des personnages, l'auteur montre simplement et avec efficacité combien les certitudes et les jugements hâtifs sont assassins, combien les ressorts humains sont complexes et combien il est impératif d'analyser une situation et d'en mesurer la complexité avant de conclure à l'indignité et à la peine de mort. C'est joué avec cœur et talent. Brigitte Faure est une Marie attachante, aussi forte en gueule qu'elle est affectueuse, aussi grave que pleine de fantaisie ; elle est le moteur du spectacle car c'est elle qui recadre les dérives de Léon, son amoureux de communiste toujours prêt à venger aveuglément et régler des comptes mal évalués. Romain Lagarde dans le rôle de Léon est borné et bourru à souhait mais finalement l'ours reprendra figure humaine. Elle protège ses enfants Pierre et Jean. Arnaud Dupont est Jean, formidable de sensibilité. Il traduit joliment le tempérament gentiment décalé du personnage qui jouera un rôle clé sans qu'on ne sache jamais si c'est à son insu. Felix Beauperin interprète le malheureux et doux Pierre qui ne se remettra pas d'avoir, malgré lui, tenu la tondeuse d'infamie. Et enfin Charlotte Maznef, que l'on a pu apprécier dans *Adieu Monsieur Haffmann*, exprime parfaitement l'ambiguïté du personnage de Lise, tout en blondeur, qui s'emploie en vain à enfouir une faute grave et suscite la vindicte populaire. Lise a eu une liaison avec un officier allemand, mais cela signifie-t-il qu'il était un nazi et elle une collabo ? A travers son cas banal, Daguerre pointe notre propension à juger autrui à l'emporte-pièce et à désigner des boucs émissaires au nom de la justice. Mais quelle justice ? Un spectacle intelligent et sensible, tragique et drôle, qui évite avec subtilité les pièges tendus par le sujet même.



Reg'Arts

Le magazine du spectacle vivant

Au fond du salon de coiffure, le poste à galène égrène comme une rengaine ses messages codés, les ondes de Radio Londres diffusent ce moment attendu où les Français parlent aux Français et ce jour-là les mots de Verlaine pareils aux sanglots longs des violons de l'automne annoncent l'imminence de la fin de l'occupation.

Nous sommes en août 1944 à Chartres qui vient tout juste d'être libéré. Dans ce salon où l'on est coiffeur de père en fils, Pierre a repris par obligation le salon-hommes après la mort dans un camp de travail du père tandis que la mère, figure de la résistance s'occupe des cheveux de ces dames. Il y a aussi le frère, un doux rêveur lunaire, déconnecté des réalités du monde qui déambule carabine à la main dans l'ombre de son héros de père. Quand le salon se vide, Pierre devient artiste peintre, certes son art est un peu particulier, puisqu'il imagine la nudité de ses modèles en les faisant poser vêtues. Un jour, Lise, cliente de sa mère, jolie veuve un peu entreprenante, se présente à lui, pour être son nouveau modèle.

Jean-Philippe Daguerre nous entraîne alors dans une histoire romanesque avec en fond cette période trouble et sombre de l'après-guerre, celle de l'épuration des collaborateurs et de ces femmes qui ont, par amour ou par intérêt, couché avec les occupants allemands, une épuration sauvage, vengeances de voisinage, une soif de justice haineuse qui fera éclater cette famille pourtant si bien installée dans l'ordre des choses.

N'est pas Molière du meilleur auteur francophone vivant qui veuille et Jean-Philippe Daguerre le prouve une fois encore à travers ce magnifique texte où tous ses personnages chahutés par l'histoire sont bouleversants du début à la fin. Cet auteur, metteur scène aime les comédiens et ça se sent et il les installe chacun leur tour dans des petites scénettes courtes qui s'imbriquent parfaitement comme dans le puzzle d'une vie troublée et que l'on regarde sans en perdre une miette jusqu'à l'image finale qui n'est sans doute celle à laquelle on s'attendait. Et même si parfois sa plume sûrement indomptable peut partir dans des envolées un peu trop soutenues, le poétique reprend vite le dessus et nous avale à nouveau.

On ne peut pas parler de cette pièce sans s'arrêter un instant sur les très beaux et astucieux décors de Juliette Azzopardi qui font totalement corps avec cette histoire. Une mise en scène sans faute, cinq comédiens totalement habités par leurs personnages, une lumière créée comme une évidence, une musique qui parfume le tout et une chorégraphie superbe font de ce spectacle où le rire a aussi sa place, un merveilleux moment de théâtre qu'il ne faut surtout pas manquer.

Patrick Rouet



Publié le 11 octobre 2020 | Par Laurent Schteiner

Jean-Philippe Daguerre nous revient au Théâtre Rive-Gauche avec une très jolie pièce, *Le petit coiffeur*. Ce spectacle, qui prend racine en août 1944 à Chartres, nous rapporte les premiers moments de libération et de l'épuration qui s'en suivit. Cette pièce repose en arrière-plan sur des faits historiques réels survenus à Chartres en cette période trouble d'épuration parfois sauvage. Comme à son habitude, Jean-Philippe Daguerre a le don de nous emmener très loin aux confins de notre émotion et de notre empathie.

A Chartres en ce mois d'Août 44, Pierre Giraud est coiffeur. Il a replacé son père déporté dans un camp de travail. Aidé en cela par Jean, son frère, qui accuse un retard mental, il s'occupe du salon-hommes alors que sa mère travaille au salon-femmes. Profitant des moments de liberté, Pierre peint des femmes nues avec la particularité de ne jamais les laisser se dévêtir. Sa mère de caractère, membre des FFL (Forces Françaises Libres) est une figure de la Résistance. Utilisant son salon, Marie envoie des clientes à son fils afin de nourrir sa passion d'artiste. Puis un jour, Lise, entre dans leur vie.



Se fondant sur des faits historiques qui se sont déroulés à Chartres en 1944, Jean-Philippe Daguerre revient sur la *Tondue de Chartres*, Simone Touseau. Reliant cette « collabo » à la mort du père Giraud, il tisse une toile dans laquelle il enserme ses personnages dans une situation inextricable. C'est là toute la force de ce spectacle de démontrer qu'à la faveur d'un événement-tiers, les convictions de ses personnages vont vaciller et se transposer dans une réalité bien différente. Jean-Philippe Daguerre nous fait observer ce phénomène de glissement de ces femmes seules et désespérées qui tentent coûte que coûte de survivre à la guerre. Parallèlement, il dénonce la vindicte aveugle des couards et des lâches qui se sont fait justice eux-mêmes suite à des dénonciations arbitraires et calomnieuses. Les comédiens sont unanimement excellents. Ce spectacle, qui force la réflexion sur ces événements troubles, apporte émotion, rire et empathie. A travers cette pièce, Jean-Philippe Daguerre nous éclaire avec pertinence sur la problématique de situations exceptionnelles nées pendant l'occupation. Il signe ici un spectacle rare, sensible et intelligent appelant chacun d'entre nous à une réflexion davantage humaniste que partisane.

Laurent Schteiner

L'espace est fracturé, net, entre la boutique et la cuisine côté jardin, l'atelier et son sofa moelleux côté cour. Tout comme l'univers tout entier est fracturé en août 1944 à Chartres, décor de la pièce.



On oscille sans cesse entre Pierre, le beau gosse, et son frère Jean, le simplet, entre l'artiste et le différent, entre le coiffeur et le peintre, entre Paris et la province, entre Brahms et le jazz, entre la collaboration et la résistance, entre « celles qui ont couché » et celles qui étaient dans les [FTP](#)... On oscille, et le monde entier oscille, entre la raison et le délire, entre le pragmatisme et la démesure.

Tout au long d'une belle pièce, écrite avec une très grande délicatesse par Jean-Philippe Daguerre — naguère plébiscité pour [Adieu Monsieur Haffmann](#) — et magnifiquement mise en scène par lui-même. L'univers est une fracture, celle de la guerre, celle qui vient de s'achever, car il est toujours une guerre qui vient de s'achever et qui laisse ses débris sur les routes de nos quotidiens.

Et la pièce est une tentative de résoudre la fracture : apprendre à penser et à parler différemment, apprendre à ne plus se réfugier dans la facilité de la « justice expéditive ».

L'espace n'est au final réuni que par la présence de la prison, mais il faudrait trouver d'autres logiques, d'autres remèdes, d'autres unions. Pas par hasard, pas pour rien, semble nous glisser l'auteur, que la femme est la victime principale de cet exercice mesquin qui consiste à se venger des souffrances endurées et des petites lâchetés admises : la « tondue » est la victime expiatoire du péché des sociétés qui se sont reniées elles-mêmes.

Les personnages, tous remarquablement interprétés, sont typés sans être stéréotypés. Ils paraissent issus d'une sorte de bande dessinée édifiante sans chuter dans la caricature, et ils nous permettent de sourire à cette évocation d'un moment si douloureux, et si profondément enfoui, de notre histoire contemporaine. A peine peut-être faut-il regretter un premier quart d'heure un peu lent et une extrême fin un peu didactique.



La pièce, dans son ensemble, est émouvante, humaine et forte. Et l'on n'aura de cesse de louer une mise en scène très efficace parce qu'elle ne cesse d'alléger le propos en le chorégraphiant de façon fine ; on jurerait par moment quelque comédie musicale qui se permettrait de danser sur un sujet qui peut faire tirer des larmes...

On cherche vraiment, — en même temps que le personnage délicieux de Jean qui erre, porteur du fusil du père mais non chargé pour autant — quel sera « le bon moment », le moment du pardon, le moment de la compréhension, le moment de la douceur et de l'intelligence du coeur revenues.



SAISONS DE CULTURE

Par Katy Sroussy

Comme cela fait du bien de retourner au théâtre !

Nous entrons dans un cocon de velours rouge au Théâtre Rive Gauche, avec respect de la distanciation, la salle est pleine. On aperçoit déjà le très joli décor de Juliette Azzopardi, double décor mobile, à la lumière douce et tamisée, qui montre un salon de coiffure des années 40 avec un fauteuil authentique de cuir lustré.

L'histoire se déroule à Chartres en 1944, juste après l'occupation allemande.

C'est au moment où le metteur en scène et dramaturge, Jean Philippe Daguerre découvre une célèbre photo de Robert Capa : *La Tondue de Chartres*, qu'il a eu envie d'écrire et d'imaginer l'histoire romanesque du petit coiffeur qui a dû malgré lui tondre cette femme tenant dans ses bras son bébé.

Il a créé une famille et une histoire d'amour à ce petit coiffeur

Ce qui lui permet de parler, avec poésie, humour et gravité, de la vie des hommes et surtout des femmes pendant cette période très trouble

On est coiffeur de père en fils dans la famille Giraud, Pierre, artiste peintre, a repris le salon hommes à la suite de son père, mort dans un camp de travail, Marie sa mère, héroïne de la résistance s'occupe du salon femmes et envoie des modèles à son fils. Le frère, simple candide, particulièrement attendrissant, aide comme il peut à la maison et au salon.



6 août 1944, rue Collin-d'Harleville, à Chartres. ROBERT CAPA / MAGNUM PHOTO – ICP

Tout est équilibré dans ce train-train quotidien jusqu'à que Lise entre dans leur vie...Les cinq personnages de la pièce sont bouleversants et bouleversés par cette période sombre de l'histoire.

Jean Philippe Daguerre a mis en scène une trentaine de spectacles, après avoir été chanteur et comédien. Lors de l'édition 2018, il fut récompensé par quatre Molières dont le « Meilleur spectacle du Théâtre privé », le « Meilleur Auteur francophone vivant » pour sa pièce *Adieu Monsieur Hoffmann*. En 2019

La Famille Ortiz fut élue « Meilleure pièce de l'année 2019 » par le jury des étoiles du Parisien.

Avec *Le Petit Coiffeur*, sa dernière pièce tellement émouvante, Jean Philippe Daguerre nous incite à réfléchir sur cette histoire terrible, tout en nous faisant souvent sourire, rire ou pleurer. Tout cela préfigure un très bel avenir à ce beau spectacle empli d'émotions.

DE LA COUR AU JARDIN

Yves Poey,
9 octobre 2020

Elle est jolie, Mademoiselle Berthier !

Oui, en cette bonne ville de Chartres, fraîchement libérée fin 1944 du joug nazi, elle est très jolie, Lise Berthier.

Avec ses beaux cheveux blonds vénitiens, elle est tombée amoureuse de Pierre Giraud, coiffeur-peintre maniant avec autant de dextérité les ciseaux de laiton et les pinceaux de poils de martre.

Chez les Giraud, on est coiffeurs de père en fils.

Mais voilà, à la Libération, les tondeuses ne servent pas qu'à dégager le cou des clients des salons.

C'est la triste réalité qui va rattraper Pierre et sa famille, une réalité qui va tous les meurtrir.

En effet, la belle Melle Berthier a eu l'imprudence de tomber naguère dans les bras d'un officier de la Wehrmacht, ancien hobereau allemand qui pour autant aborner les nazis.

Un coup de foudre réciproque.

Cette histoire est tirée d'un triste fait divers, qui s'est réellement déroulé en 1944, à Chartres.

Je l'ai déjà écrit, je le répète et j'assume : il y a du Pagnol chez Jean-Philippe Daguerra.

Tout comme le grand Marcel, il a ce don littéraire et dramaturgique pas si répandu que cela de nous faire découvrir des personnages du peuple, simples, sincères, sans détours, des personnages pour qui l'on a immédiatement une réelle empathie.

Des personnages qu'il plonge dans des situations dignes d'une tragédie antique.

Au fond, cette Melle Berthier pourrait très bien être une belle Troyenne qui se serait damnée pour un fier et séduisant Hélios venu conquérir la cité légendaire aux côtés d'Achille.

Tout comme la trilogie marseillaise pagnolesque traitant de façon universelle de la filiation, cette histoire d'une femme qui par amour « pactise » pendant la guerre avec l'ennemi a quelque chose du mythe.

Sans pathos de mauvais aloi, sans fioritures inutiles, mais au contraire avec un style précis, simple et sincère, (et comme c'est difficile, de raconter de façon simple et sincère, avec ses tripes...), avec de belles formules qui font mouche, sans oublier une propension à instiller de la drôlerie et de l'humour tout au long de ses pièces, M. Daguerra nous raconte la Vie, avec un grand V, avec tout ce qu'elle a de beau et de tragique à la fois.

Sur le plateau du Rive-Gauche, cinq irréprochables comédiennes et comédiens vont nous dire cette histoire universelle-là.

Les cinq artistes vont nous enchanter.

Toujours justes, sans jamais forcer leurs effets, en totale prise directe avec le texte, ils vont tour à tour nous émouvoir, nous faire rire, nous faire frissonner ou encore nous glâcer.

Dirigés avec sa précision, son sens de l'espace scénique et son rythme habituels (Ah ! Ces deux scènes croisées, salon familial à jardin et chambre à cour, avec imbrication des dialogues, quelle réussite!), Jean-Philippe Daguerra continue de nous gâter !

De grands moments attendent les spectateurs, des moments qui donnent la part belle aux comédiennes.

Charlotte Matzneff et Brigitte Faure sont impressionnantes, chacune dans leur registre, la première en femme aimante qui tente de faire avec, de vivre, de survivre même, dans cette époque troublée, la deuxième en tant que grande résistante locale et mère de famille qui va devoir accomplir une forme d'acte sacrificiel.

Je n'en dis pas plus, sinon que les deux demoiselles sont bouleversantes !

Félix Beaupérin est lui aussi tout à fait convaincant en jeune garçon-coiffeur amoureux fou. Sa composition est d'une grande justesse.

Arnaud Dupont est parfait dans le rôle de Jean, le frère de Pierre. Il nous amuse beaucoup tout comme il nous touche avec sa composition d'un jeune homme atteint d'un retard mental.

Le rôle est difficile, parce qu'il a fallu savoir placer le curseur à l'endroit exact.

Le personnage est très réussi. Ses pas de danses sont épatants !

Quant à Romain Lagarde, tout en ambivalence, à la fois puissant et fragile, il confère à son personnage de FTP une grande humanité. Tout d'abord intransigent, son personnage va lui aussi comprendre puis accepter. Le glissement est très subtil.

Je n'aurai garde d'oublier de mentionner le beau décor de Juliette Azzopardi qui sert d'écrin à tout ce petit monde, et les chorégraphies inspirées de Florentine Houdinière.

Vous l'aurez compris, voici donc une nouvelle fois une entreprise artistique totalement et finement réussie de la part de celui qui va devoir à coup sûr agrandir sa cheminée pour poser assez rapidement de futurs nouveaux Molières.

Ce Petit coiffeur fait d'ores et déjà partie des spectacles **in-con-tour-na-bles** de cet automne 2020 !

Elle est jolie, très jolie, votre nouvelle pièce, M. Daguerra !

ATELIER THÉÂTRE ACTUEL
Label Théâtre Actuel
5 rue La Bruyère
75 009 Paris
01 53 83 94 96



www.atelier-theatre-actuel.com